

# Études littéraires



## Présentation

Yves Thomas

Volume 26, numéro 1, été 1993

Colette : le luxe et l'écriture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501026ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501026ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Thomas, Y. (1993). Présentation. *Études littéraires*, 26(1), 5–7.  
<https://doi.org/10.7202/501026ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# PRÉSENTATION

Les études qui composent ce dossier privilégient le luxe comme espace de réflexion stratégique dans l'œuvre de Colette. Plus qu'un « créneau » intéressant destiné à un public de fervents lecteurs, le luxe nous est apparu comme la manifestation d'un attachement aux vues de détail sur les mouvements d'une écriture. Cela ne va pas de soi dans un espace marqué par une grande hétérogénéité ; il ne convient donc pas de considérer ces différentes contributions comme un inventaire exhaustif dans la perspective d'une représentation critique de l'ensemble de l'œuvre. On a au contraire cru bon de se laisser guider par une pluralité d'options, qui toutes sollicitent les images d'un luxe engagé dans le quotidien. Trois éléments récurrents sont à souligner : la mutation des apparences et des lieux, le passage de l'économique au symbolique et enfin la permanence du désir devenu spectacle. Mais pour dépasser l'intuition, encore faut-il savoir rendre plus explicite ce que l'on entend par luxe.

Écrire le luxe, ne serait-ce pas, pour Colette, se laisser posséder par la présence immédiate et multiple des apparences, par le silence magique des vitrines, par la prolifération des marchandises précieuses ? À cela s'ajoute une passion pour les villégiatures, les jardins et les appartements aux décors somptueux, tous ces lieux qui contribuent à faire circuler les biens de luxe, qu'il s'agisse de biens reproductibles ou uniques. Les décors ainsi se modifient, glissent et entrent dans ce que Gilles Lipovetsky a nommé « l'empire de l'éphémère »<sup>1</sup>.

Mais définir le luxe de cette manière, en des termes de superfluité, c'est n'en rien voir que l'aspect économique et oublier qu'une telle réduction n'est pertinente que par rapport à une échelle de valeurs entièrement positives. Sans nier qu'il s'agit là d'une qualité importante du luxe, il serait utile de reconnaître que ce mot au sens imprécis et abstrait cache sous son apparence de futilité une véritable nécessité. Déjà en 1894, dans une étude consacrée au luxe et à la fonction de la richesse, Paul Leroy-Beaulieu expliquait que les

frontières du luxe vont sans cesse en reculant, et c'est un grand bonheur. Le luxe d'autrefois devient sinon le nécessaire d'aujourd'hui, du moins une jouissance, soit inoffensive, soit utile, à la portée d'un grand nombre d'hommes<sup>2</sup>.

---

1 Gilles Lipovetsky, *l'Empire de l'éphémère. La Mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 1987.

2 Paul Leroy-Beaulieu, « Études sociales. Le Luxe, la fonction de la richesse. I : Caractère et variété du luxe. Son rôle économique », dans *la Revue des deux mondes*, 126 (1<sup>er</sup> novembre 1894), p. 79.

Le qualificatif «nécessaire» inscrit le luxe dans l'ordre des opérations productives du capitalisme. Les images qui s'organisent autour de cette nouvelle nécessité s'affirment comme signes opérant une ouverture sur l'utilité de la jouissance. Il est entendu que cette saisie particulière du luxe dans ses effets sociaux constitue le champ d'exercice le plus familier à l'économiste. Mais il n'est pas sans intérêt de remarquer que le devenir même du luxe correspond à une sorte de fatalité qui le charge toujours d'une composante symbolique. Ainsi, ce n'est pas tant la distribution et la consommation du luxe que l'on entend ici explorer et commenter, mais bien plutôt sa dimension secrète, ambivalente et insidieuse. Chez Colette, l'attention aux détails témoigne également d'une perception exacerbée du quotidien qui engage à la contemplation. Plus que de simples paysages de splendeurs rêvées, les images et représentations du luxe dans son œuvre sont de véritables miroirs du manque ou de la privation rendue spectaculaire.

Le dossier s'ouvre sur un article de Michel Mercier qui s'intéresse aux nuances particulières du mot «luxe» dans cinq articles de Colette parus entre 1918 et 1922. Son étude montre que, chez Colette, le luxe n'est pas limité à l'industrie de la mode, mais acquiert un sens beaucoup plus étendu, voire inépuisable, dans la prolifération sensorielle.

L'article de Dominique Perron discute la manifestation symbolique du luxe dans *Julie de Carneilhan*. Ce commentaire souligne que le luxe procède d'une mise à distance de la nécessité et qu'il détermine aisance et pouvoir dans les luttes pour la domination sexuelle.

C'est en analysant *la Vagabonde* dans une perspective lacanienne qu'Anne-Marie Picard s'attache à montrer que le luxe participe du symbolique ; il est plus précisément un voile qui cache un vide.

Luxe, calme et volupté rivalisent dans le jardin méditerranéen de La Treille muscate. Ce sont là les éléments d'une relecture thématique qu'Hélène Benbaruk-Lapointe et moi offrons de *la Naissance du jour*.

On a tort de ne pas accorder plus d'attention à la très riche correspondance de Colette. Élène Cliche entend combler ce manque en s'interrogeant sur le luxe comme «un faire en plus» dans les échanges épistolaires de Colette avec Hélène Picard, Marguerite Moreno et Renée Hamon.

On sait tout l'intérêt que Colette portait à la mode et à la gastronomie ; ce sont là des préoccupations qui trahissent certainement une attirance pour le loisir et le luxe. Deux publications récentes (*Colette gourmande* et *Colette et la mode*) ne nous éclairent

## PRÉSENTATION

pas assez, selon Dominique Lafon, sur la pleine portée de ces passions colettiennes : ces livres d'art contribuent tout simplement à construire une image médiatique de l'auteure.

Il est à nouveau question de *la Vagabonde* dans l'article de Christine Gonthier ; fondée sur une comparaison avec *l'Entrave* et *la Naissance du jour*, son analyse propose de voir le luxe comme un jeu du signifiant.

Le dossier se clôt par la contribution de Nicole Bourbonnais qui, en étudiant *la Maison de Claudine*, *Sido*, *la Naissance du jour* et *le Pur et l'Impur*, montre que le luxe apparaît dans l'œuvre de Colette comme une richesse intertextuelle, l'effet de l'exploration d'un capital-texte.

De *Claudine à l'école* à *l'Ingénue libertine*, de *la Vagabonde* à *Julie de Carneilhan*, Colette a pris soin d'ouvrir un chemin intime qui va de la simplicité dépassée au luxe tout simplement ingénu. Échappant ainsi à l'agression du monde, son écriture procède d'une communion qui invite le lecteur à entrer dans le jeu nuancé d'une mise en valeur de l'excédent.

*Yves Thomas*  
Université Trent